

Chers frères et sœurs, après une journée de travail sur notre Église régionale et nationale, comment entendez-vous ce texte ? Avez-vous remarqué ce que les quelques disciples qui réagissent à la parole de Jésus ont retenu ? La phrase est assez répétée, comme si le lecteur devait être particulièrement attentif ! Ils ont bien tout entendu, mais ils n'ont pas retenu le principal : « *je vais vers le Père* ». Ils n'ont retenu que ce qui les concerne eux, et dans l'immédiat : « *encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus...* » Eh bien nous y sommes. Nous vivons un temps dans lequel nous ne voyons plus le Seigneur de l'Église, c'est-à-dire : nous ne voyons plus sa seigneurie s'exercer sur et dans l'Église, et encore moins dans le monde. Mais si, intellectuellement ou affectivement, nos regards se portent sur le monde, pour nous responsables d'Église ils sont surtout concentrés sur l'Église.

Alors, bien sûr, en préparant ces quelques mots, je ne savais pas ce que nous avons dit ce soir ni cet après-midi. Et, excusez-m'en, je ne suis pas capable d'improviser... Mais je sais bien – et comme pasteur et membre d'une paroisse, et comme membre du Conseil régional – je sais bien là où portent les regards des Anciens de l'Église, et quel est ce regard, et je sais qu'il n'est pas optimiste. Ceci dit, je doute qu'il soit réaliste. Car la réalité de l'Église, c'est bien quand même la seigneurie de Jésus-Christ sur elle : il est son chef, et c'est lui qui la mène là où il veut. Or c'est justement ça que nous avons de la peine à discerner, car nos regards ne vont pas dans la bonne direction, ils ne vont pas vers lui, mais vers nous-mêmes...

Et c'est bien là que Jésus répond au questionnement de ses disciples, là où eux regardent, vers eux-mêmes. Il constate la tristesse des chrétiens qui ne voient plus le Seigneur. Il constate aussi la joie malsaine de ceux qui, dans le monde, se réjouissent de l'abaissement des chrétiens et de l'Église, tout comme leurs pères se sont réjouis de l'abaissement du Fils de Dieu lorsqu'ils l'ont élevé sur la croix, ne comprenant rien à rien, ne réalisant pas combien cette joie mauvaise menait à la mort alors même que l'élévation du Fils le menait à la vie, et nous avec lui. Mais dans le concret de la vie de l'Église, nous ne trouvons pas de consolation. N'étant pas une femme, je ne sais pas si l'image utilisée par Jésus correspond vraiment à ce que ressent une parturiente, mais l'image n'en est pas moins parlante : c'est que cette tristesse n'est pas en vue d'une mort, mais en vue d'une naissance.

Rappelez-vous de Lazare : « *Les sœurs envoyèrent dire à Jésus : "Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade."* Après avoir entendu cela Jésus dit : *"Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle."* » (Jean 11 / 3-4) Vous connaissez la suite de l'histoire ; vous êtes Lazare, nous sommes Lazare ! Sommes-nous malades ? Je ne sais pas. L'Église est-elle en train d'accoucher ? Je ne sais pas. Mais Jésus sait, et il nous le dit, en nous promettant que nous le verrons. Est-ce là que gît notre problème ? Dans notre culte personnel et dans notre culte communautaire, dans la prédication et la cène, ne voyons-nous pas le Christ mort et ressuscité, le Christ vivant et vivifiant ? Les mots que nous y entendons, le pain et le vin que nous y partageons, les mots que nous disons lorsque nous y prêchons, ne nous manifestent-ils pas la présence du Christ ? Si la réponse est non, nous avons un problème : nous ne pouvons pas nous tenir dans son Nom, en lui, et donc nos prières restent vaines, adressées de nulle part vers nulle part, au lieu d'être adressées en Christ vers le Père !

Heureusement, l'extrait que j'ai choisi pour ce soir se termine, à nouveau, sur l'annonce que « *le Père lui-même vous aime* ». Cette certitude, cet amour lui-même, ne se saisissent que dans la foi, avant que celle-ci ne se change en vue, en contemplation joyeuse et éternelle de celui qui nous invitera à sa table. Parfois nous hiérarchisons foi et espérance : ce n'est pas une bonne idée ! Les deux sont intimement liées, et les deux nous portent et portent nos regards au-delà des contingences de nos vies et de nos paroisses, de nos finances et de notre petit nombre, de nos incapacités et de nos craintes. « *L'heure vient* », dit Jésus. Même si maintenant il fait nuit et nous ne voyons plus grand-chose, une naissance, la naissance du Jour, se prépare en ce moment-même, et « *votre cœur se réjouira* », dit Jésus. Amen.